

puis, guidé par son mauvais instinct, il dit à l'officier :

—Dans tout le pays, il ne peut y avoir qu'un vagabond comme le soi-disant charbonnier Pedro, qui possède un outil en aussi mauvais état, et si je ne me trompe, c'est lui qui est l'espion du bandit.

—L'homme à jambe de bois qui me fournit mon charbon, passe pourtant pour un honnête homme, reprit le lieutenant.

—Un honnête homme qui ne paie pas ses impôts, ravage sans patente les forêts de l'État, et braconne toute la nuit, ressemble beaucoup à un coquin, fit le magistrat en se redressant.

—En tout cas, avant de l'arrêter, faudrait-il des preuves.

—Nous tâcherons d'en avoir, et nous en aurons si vous voulez me confier cette affaire.

—Faites ! faites ! votre devoir est de découvrir les coupables, le mien est de les arrêter.

—José, fit le magistrat, va de ma part à la cabane de Pedro le charbonnier et ramène-moi son fils ainé ; j'ai à lui parler.

—Il n'est pas besoin d'aller si loin pour cela, Votre Seigneurie, répondit José ; c'est aujourd'hui marché au village et j'ai vu Joaquino sur la place, où il vend des cages pour les oiseaux.

—Alors tout est pour le mieux, vas acheter une cage pour moi, et tu lui diras de me l'apporter.

Cinq minutes après l'enfant arriva, un vrai petit sauvage, au visage noirci par le soleil et le charbon, les cheveux en buisson, des dents d'émail, les yeux brillants comme des escarboucles, pieds nus dans ses espadrilles de corde, avec un chapelet de cages en sautoir. Il n'avait rien à se reprocher ; il présenta fièrement sa cage sans se préoccuper de la présence du lieutenant de la garde civile.

L'alcade mit ses lunettes comme pour mieux examiner son acquisition.

—Ton père est-il aussi au marché ?

—Non.

—Il ne vend donc pas de charbon aujourd'hui ?

—Caramba ! comment veux-tu qu'il le porte à présent que tu nous as pris notre âne !

Le lieutenant regarda l'alcade, qui se pinça les lèvres et continua :

—Il est donc à la maison ?

—Non, au bois.

—Ah ! il est allé au bois ce matin ?

—Oui.

—Avec sa hache ?

—Je le pense ; eh bien, veux-tu ma cage ? oui ou non, je suis pressé.

—Oh ! je te demandais cela, parce que hier au soir on m'a apporté une hache qui ressemblait à celle de ton père.

—Hier au soir il l'avait à la maison.

—Tu la reconnaîtrais ?

—Per dios ! elle a sa marque.

—Quelle marque ?

—Trois tailles d'un côté et une de l'autre.

—José, fit l'alcade, fais lui voir la hache.

—C'est bien la sienne, dit l'enfant, voilà les signes ; d'ailleurs je la reconnais à cette cassure, c'est moi qui l'a faite ; mais c'est drôle, il l'avait hier au soir.

—Ah ! en effet, ce n'est que ce matin qu'on me l'a apportée ; combien veux-tu de ta cage ?

—Six quartos.

—Tiens, les voici, avec une couple d'oranges pour t'ôter la soif.

—Merci, donne-moi la hache aussi ?

—Je la rendrai à ton père avec son âne ; c'était une plaisanterie ; dis-lui de venir ce soir chercher

ce qui lui appartient, c'est un brave avec lequel je ne veux pas demeurer brouillé.

—Je le lui dirai, fit l'enfant, qui sortit en mordant à pleines dents l'orange qu'on lui avait donnée.

—Eh bien, lieutenant ! qu'en pensez-vous, demanda l'alcade en frottant le verre de ses lunettes ; c'est un brave homme, n'est-il pas vrai ?

—Je le crois encore, fit l'officier, cependant mon devoir est de l'arrêter.

L'alcade se détourna pour dissimuler un sourire.

Le même soir, Pedro fut mis en prison, préventivement, afin de donner à la justice le temps d'informer.

Elle y mit son temps ; deux mois se passèrent pendant lesquels l'alcade eut la barbarie de ne permettre au prisonnier de ne communiquer avec personne de sa famille.

Ces soixante jours furent soixante siècles pour le pauvre Pedro ; enfin le jugement fut rendu et le paysan acquitté, faute de preuves.

Il sortit de sa prison, hâve, maigre, vieilli et découragé, et reprit aussitôt le chemin des bois, où sans doute, il ne devait plus retrouver sa famille.

En arrivant au petit rocher, derrière lequel s'abritait sa cabane, il s'arrêta n'osant pas aller plus loin, et s'asseyant sur un tronc d'arbre, il cacha sa tête entre ses mains, et se prit à pleurer comme un enfant.

Il y avait un quart d'heure qu'il était là, à cent pas à peine de sa maison, quand passa un jeune gars revenant aussi de Corona et chassant devant lui un âne portant des sacs vides.

—Aïe, Papalina ! cria l'enfant.

Pedro releva la tête avec une indicible émotion, et poussa un grand cri, auquel l'enfant répondit en se jetant dans les bras du voyageur.

—Joaquino ! mon Joaquino ! répétait le pauvre père en serrant son fils à l'étouffer, vous êtes donc encore ici tous ?

—Oui, tous, seigneur père, et notre Papalina aussi comme tu vois.

L'alcade vous l'a donc rendu ?

—Quand nous avons eu payé les trente douros, le ladre !

—Trente douros ! et où les avez-vous pris ?

—C'est le curé de Corona qui nous les a apportés de ta part.

—De ma part ?

—Ainsi que l'argent nécessaire pour reconstruire la cabane en briques, c'est joli, va ; il y a d'abord une cuisine, avec une table de noyer et des bancs tout autour, une chambre avec trois lits, une autre chambre pour la segnora notre mère, avec.....

Tu es fou, Joaquino, tu es fou et ces bons habits que tu portes ?

—Toujours avec l'argent que le seigneur curé nous apportait de ta part.

—Ce n'est pas moi qui l'envoyais, c'est Sa Majesté, fit le prisonnier en se découvrant et en montrant le ciel avec respect : à genoux, Joaquino, et remercions celui qui n'abandonne ni la veuve ni l'orphelin.

Et au milieu du chemin, tête nue et les mains jointes, le charbonnier et son fils réciterent à haute voix le *Pater* et l'*Ave Maria*.

Puis ils se relevèrent, et se dirigèrent vers l'ancienne hutte, devenue depuis quelques jours une élégante maisonnette.

Nous ne décrirons pas la joie générale occasionnée par le retour du chef de famille, ces choses se sentent mais ne s'écrivent pas.

A cette joie devait bientôt s'en ajouter une autre ;